

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme de Mykonos

Johanne Jarry



Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jarry, J. (1985). L'homme de Mykonos. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(1), 35–37.

Johanne Jarry

L'homme de Mykonos

Si fragile, on le sait bien. Qui ne sait que les fusions
les plus complètes ne durent que peu d'instant.

Nathalie SARRAUTE

Vous vous situez du côté d'un ciel impeccablement bleu. Cette heure ne tardera pas à venir; pour l'instant l'aube vous rejoint au bout du quai. Vous vous étonnez de ne pas savoir. Non, on ne sait pas ce que l'on cherche.

Cela va en s'accroissant, les petits matins vous font silencieux devant l'innocence de l'obscurité qui s'abandonne au jour. Vous êtes grave lorsque je vous regarde d'ici, de profil vous êtes désert au bord de la mer, Égée dit-on. Une statue? J'ai égratigné mes yeux à maquiller le regard que je pose sur vous, cette façon d'exil que vous avez pour mieux offrir le monde. L'homme de Mykonos.

On peut dire déjà que le début est un leurre, comme d'avoir toujours vécu avec et sans vous fait de moi une histoire sans chronologie. Fragmentée. À distance (et je contourne l'empreinte de votre main dans mon sang), nous confondons nos deux horizons qui se hissent avec des bruissements de rescapés. Si nous arrivons à feindre le trouble qui nous éveille, nous posséderons peut-être l'oubli.

Vous êtes inquiet. Anna viendra-t-elle aujourd'hui?

La lumière s'empare définitivement de vous. Vous délaissiez l'éclatement du jour pour venir surprendre l'ombre égarée sur ma peau. Votre bouche furtive dénoue mon poignet toujours à question-

ner. Ce pays qui ne sait pas rapatrier la mémoire. Dans notre chambre, les livres laissent planer l'ambiguïté sur la fiction qui nous entoure: ils sont l'unique frontière que nous puissions imaginer. Seul mon glissement sur la feuille vous dévaste encore, un peu plus. Dans cette veine où vous disparaîsez, je brûle toute la sueur qui couvre vos nuits. Alors que vous vous faites vieillard, bien plié sur mon angoisse de petite fille, à demander dans quel pays. Mademoiselle de la géographie, le mot «toujours» perd-il son pluriel? Mais pour rire de vieillesse ensemble, l'île nous offre un quotidien de résistance, sans promesse. Seulement, serons-nous?

Le soleil sur la terrasse blanche et ce bleu soudain dans vos yeux lorsque vers ma main, vous tendez la tasse fumante. Ce bleu du ciel, si impeccable qu'on ne peut le saisir, fixe votre geste cent fois répété. Intact. Que j'éclabousse du frisson que me donne l'audience des vagues. Vous m'êtes présent devant ce qui va, déferle.

Anna court sur la plage. Enfante qui entre dans sa cinquième année comme on plonge dans la mer à trois heures de l'après-midi, suave et fébrile. Anna vous suit partout, calque vos baisers sur ma nuque, s'amuse de nous entendre dire. Mon amour. Elle court sur la plage, ses jambes longues de gamine... se précipitent sur nous. L'absolu de cet âge vous entraîne sur le sable où vous risquerez, je le sais, l'écroulement du sempiternel château de votre enfance.

Je ne suis plus aussi assurée du temps. J'étends l'univers derrière vous. Une ville se déploie, des phares et la régularité des essuie-glaces, la pluie et des lettres dans mes mains, une chanson qui tanguent sur des reflets mauves. Et des yeux de fièvre, captifs lorsque vous dites: nous irons, nous irons. Atteindre le lieu, arriver enfin pour que la première fois nous rende identique l'un à l'autre.

Anna s'agite et le jour claque au vent, imprévisible. Je vais plus avant, dans la ville submergée de brume, votre sourire s'écorche aux feux rouges. Il faudrait rentrer la lessive pour faire taire le temps. Les vêtements comme les mauvaises langues. La tempête, et le désordre dans la manière qu'ils ont de jouer les étranlés. Oui, tout cela refait surface. Cette évasion que je tente. La voix du père d'Anna brise l'attente. Le souffle. Elle doit nous laisser seuls. C'est le dernier jour. Voilà, je l'écris devant vous. C'est ici maintenant. Mykonos est le lieu de ce dernier jour.

Anna court sur la plage, sa robe frileuse et une photo de nous entre les doigts. La pluie brouille notre image, mais on ne peut plus intervenir.

Cela semble si ridicule tout à coup, d'aimer à ce point, sans raison. Il n'y a que le silence qui puisse affronter ce qui nous échoue. L'éternité saccagée. Nous sommes semblables à de vieilles maisons où tout résonne à l'intérieur, où aucun déplacement n'échappe. Nous sommes échos. Si on risque un geste vers la maison inconnue, si on tente. Non, n'approchez plus, elle peut s'effondrer.

Contentons-nous d'admirer combien on survit à tout. Lorsque derrière nous, une porte se ferme pour que nous cessions de connaître notre mal.

La coupure traverse l'horizon. Un peu de sang attise les flots. La tentative d'appartenir encore au monde, alors que les volets se referment, laissant place à la noirceur du paysage. Le corps ruisselle de jours prégnants, de lumière implacable; dormir pour s'assurer d'un rêve, comme d'avoir tout inventé, ne prêter aucune existence à cette rupture. La supprimer.

Le bateau, énorme gâteau d'anniversaire, se détache de la côte, s'en va célébrer en zone libre. Ils parlent gaiement de retour, abandonnant l'île à son sommeil.

Vos yeux sur la cloison, leurs lèvres scellées sur l'intrigue. Ainsi le jour se lève.

Née à Montréal, Johanne Jarry est passionnée de littérature. Elle a publié dans la revue *Dérives* et elle collabore régulièrement à *Nuit blanche*. «L'Homme de Mykonos» est un fragment d'un roman en préparation.